

12

# UNE HEURE

SUR

# LA FRONTIÈRE,

*A-Propos en un acte, mêlé de couplets,*

PAR MM. <sup>K</sup>DUBOIS ET BRAZIER,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le  
Théâtre de la Gaîté, le 24 novembre 1818.



A PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

Éditeur des *OEuvres de Pigault-Lebrun*,

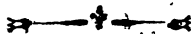
Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, n°. 51.

1819.

**PERSONNAGES:**

**ACTEURS.**

LE PÈRE GERMAIN, vigneron. M. Duménil.  
JUSTINE, } ses Filles. . . . . { M<sup>lle</sup>. Millot.  
ANNETTE, } . . . . . { M<sup>lle</sup>. Émélie Hugens.  
JULIEN, jeune villageois . . . . M. Grévin.  
PAUL, *idem*. . . . . M. Victor.  
BASSET, Tambour-Major. . . . M. Basnage.  
FANFAN, frère, son fils. . . . M<sup>me</sup>. Adolphe.  
UN CAPITAINE FRANÇAIS. . M. Reynaud.  
SOLDATS FRANÇAIS . . . . .  
VILLAGEOIS, . . . . .  
VILLAGEOISES . . . . .



*La scène se passe sur une place de village à une lieue de Valenciennes.*

# UNE HEURE

SUR

## LA FRONTIÈRE,

A-PROPOS, EN UN ACTE.

---

*Le Théâtre représente une place de village, à droite, la maison de Germain; à gauche, un berceau.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

JULIEN ET PAUL.

JULIEN. *(Ils vont doucement.)*

Allons, Paul....

PAUL.

Allons, Julien.....

JULIEN.

Nous allons entrer en campagne... Quelle campagne!

PAUL.

Oui, nous allons nous marier....

JULIEN.

Faut du courage....

PAUL.

Comme tant de braves gens que nous voyons.

JULIEN.

Depuis que nous avons obtenu nos congés du régiment, nous avons cependant dit que nous ne nous exposions plus à aucun danger....

( 4 )

PAUL.

A aucune chance malheureuse.

JULIEN.

Et nous nous marions. Nous devons nous contenter des lauriers, qui, en qualité de soldats français, ombragent nos fronts.

PAUL, *riant*.

Il paraît que nous aimons les couronnes.

JULIEN.

Allons.... Il faut faire une fin.... Nous ne servons plus Mars.... Servons....

PAUL.

L'Amour.

JULIEN.

Non, l'Hymen; prends garde, ce n'est pas la même chose. Il est donc bien décidé que nos fiançailles se font aujourd'hui.

PAUL.

Et le mariage demain.

JULIEN.

Aujourd'hui nous préparons le plan.

PAUL.

Demain, la bataille.

JULIEN.

Allons donc réveiller nos belles.... Voici la croisée de ma Justine; voilà celle de ton Annette.... A nos postes; attaquons.

( *Ils vont à la croisée.* )

PAUL.

Air : *Vaudeville de Nicaise.*

Pan, pan, il fait grand jour,  
On n'dort pas tant, la veill' d'un' fête.

JULIEN.

Pan, pan, il fait grand jour,  
Réveillez-vous, de par l'Amour.

PAUL.

Lorsque pour nous, vot' père apprête  
Un hymen si bien assorti !

JULIEN.

Mamsell' Justin'.

PAUL.

Mamsell' Annette,  
Devriez-vous dormir ainsi.

*Ensemble.*

Pan, pan, il fait grand jour,  
Etc.

JULIEN.

Avec raison chacun' sommeille,  
Si près d'un mariage certain.

PAUL.

Fille fait bien d' dormir la veille ;

JULIEN.

Car ell' n' dort guèr' le lendemain.

*Ensemble.*

Pan, pan, etc.

## SCENE II.

Les mêmes. — Le Père GERMAIN.

GERMAIN.

Eh ben ! eh ben ! quel sabat ! Vous n'êtes encore que  
garçons.... Quel tapage ferez-vous donc quand vous serez  
mariés ?

JULIEN.

Nous n'en ferons plus , père Germain.

GERMAIN.

Ah ! mes amis , c'est ben vrai ça.... Quoique père de  
mes filles.... Eh bien ! je vous le dirai franchement....

Air : *La Belle est la Belle.*

Lorsque je courtais leur mère,  
L'matin pour aller travailler,  
J'étais forcé, pour l'ordinaire,  
D'venir toujours la réveiller:  
Enfin on nous met en ménage,  
Et voyez l'échange qui s'est fait,  
Au bout d' six mois de mariage,  
C'était ell' qui me réveillait.

PAUL.

Le père Germain a de la franchise..

GERMAIN.

Et de la rondeur....

JULIEN.

Et de l'aplomb , à table , sur sa chaise.

GERMAIN.

Je m'en vante.... Je suis vigneron.... et , comme tel , faut de la tête.

PAUL.

Et de bonnes jambes ; vous en avez , père Germain !

GERMAIN.

On dit que je bois un peu... Que voulez-vous?... C'est mou état... Ne faut-il pas voir si le vin se gâte, ou s'il se bonifie?... Ne vous y trompez pas.... C'est qu'avoir toujours le verre à la main , c'est fatigant... Mais encore une fois , c'est mon état.

Air de *Lantara.*

J'suis d'ces vignerons qui sont dignes  
D'être comptés parmi les bons vivans,  
Et comme il faut veiller ses vignes,  
J'ai toujours soin d'être un petit brin d'dans.  
Grand partisan du doux jus de la treille,  
Comm' tout l'année il faut que j'sois en train,  
Je tâch' toujours de m'coucher gris la veille,  
Pour m'avancer un peu sur le lend'main.

JULIEN.

Souvent vous faites toute la besogne la veille... Mais parlons de nos mariages avec vos filles , père Germain.

( 7 )

PAUL.

Oui... Fiancez-nous, père Germain.

GERMAIN.

Un moment... Vous êtes donc bien décidés à ce mariage.  
La vie militaire...

JULIEN.

Nous avons nos congés et nous devenons cultivateurs.

PAUL.

Nous devenons gros fermiers.

GERMAIN.

Comme père, je vous accorde la main de mes filles ; mais, comme maire de village, je vous dois ces avis paternels, que je distribue *gratis* à la Commune. D'abord, mes amis, il faut me promettre de rendre vos femmes heureuses....

JULIEN.

Comme vous rendiez la vôtre.

GERMAIN.

Oui. (*à part*) Un peu plus, s'il est possible. (*haut*) Ah ! je puis me vanter de l'avoir rendue heureuse, et de l'avoir aimée.... ah ! pauvre femme !

*Air du Ménage.*

Elle criait outre mesure ;  
Elle contrariait tous mes goûts ;  
Mais à cela près, je vous jure,  
Que j'étais un heureux époux.  
Pour elle ma tendresse fut si forte,  
Nos cœurs étaient si bien d'accord,  
Que depuis trois ans qu'elle est morte,  
Je l'aime cent fois plus encor.

PAUL.

On reconnaît bien là un bon mari !

GERMAIN.

Vous permettez donc que je vous fasse une petite remontrance.... en forme de.... écoutez..

PAUL et JULIEN.

Écoutez.

GERMAIN.

*Air : du Major Palmer.*

Mes enfans souffrez qu'un père  
Vous donne un' petit' leçon,  
Et vous dis' ce qu'il faut faire  
En pareille occasion.  
Quand votre femme est jolie  
N' lui refusez jamais rien.

PAUL.

Pourtant, d'votre économie,  
La défunt' se plaignait bien.

GERMAIN.

Pour avoir la tête saine,  
Il faut fuir l'excès du vin.

JULIEN, *bas.*

On dit que, trois fois la semaine,  
On vous ramenait dans l' train.

GERMAIN.

Dans une union parfaite  
Faut vivre avec ses amis.

JULIEN, *bas.*

Pour avoir un' mauvaise tête  
Vous passiez dans le pays.

GERMAIN.

La chos', la plus nécessaire  
C'est d' fuir le jeu, mes enfans.

PAUL, *bas.*

On dit qu'un jour, chez Gros-Pierre,  
Vous avez perdu vingt francs.

GERMAIN.

A vos femm's soyez fidèles ;  
Jamais d'amours clandestins.

JULIEN, *bas.*

Vous en avez fait de belles,  
Si l'on en croit les voisins.



PAUL.

Rapp'lez-vous la p'tit' Jeannette.

GERMAIN.

Paix!

JULIEN.

La grande Madelon.

GERMAIN.

Chât!

PAUL.

Et la grosse Fanchette,

Et . . . . .

GERMAIN.

Morguenn', taisez-vous donc!

PAUL et JULIEN.

Avec cell's qui sav'nt nous plaire  
Dès demain mariez-nous;  
Et nous vous jurons, beau-père,  
D'être aussi sages que vous.

GERMAIN, *à part.*

Ça n' f'ra pas d'trop bons époux.

JULIEN et PAUL.

Eh bien! père Germain?

GERMAIN.

Que faire? vous avez ma parole.

JULIEN.

Aujourd'hui les fiançailles.

PAUL.

Demain le mariage.

GERMAIN, *leur donnant la main.*

C'est dit.

(*On entend un roulement de tambour et un fifre.*)

GERMAIN.

Qu'est-ce que c'est qu'ça? Serait-ce le tambour des alliés  
qui sont à Valenciennes, à une lieue d'ici?

JULIEN.

Le tambour des alliés.... et non c'est Basset, le tambour-major de la garde nationale de la Commune, qui vient de rassembler tout le monde pour notre mariage.

PAUL.

Il est avec son fils Fanfan, le fifre de la guinguette.

GERMAIN.

Oh ! oh ! quelle tenue ! Attention.

### SCENE III.

Les mêmes. — BASSET, FANFAN, deux Tambours.

*Basset a un grand chapeau, de grandes plumes et une canne plus haute que lui. Fanfan a un habit de paysan et un chapeau de villageois avec un phumet.*

**BASSET, à la tête des tambours.**

*Air : Je suis le petit tambour.*

Je suis le tambour-major  
De la garde nationale,  
Et sans êtr' de la capitale,  
On est tout d'même solide encor.

Depuis trente ans que j' m'exerce,  
Je n' dois plus être un enfant ;  
Je sais fair' mon p'tit commerce,  
Je connais mon r'li, mon r'lan.

Attention zau commandement ;

Que l'on apprête

La baguette,

Deux mariag's, assurément,  
Méritent bien un roulement.

Je suis le tambour major ;  
Etc.

FANFAN.

Comme fifre, il faut, je penso,  
Montrer un peu not' talent ;  
Qu'en dise dans c'te circonstance :  
Il en jou' très-proprement,

Servons-nous de notre instrument,  
Quand un mariage commence,  
Un p'tit fifre assurément,  
Ne peut pas nuire au sentiment.

(haut.)

*Ensemble.*

Je suis le tambour, etc. Mon père est tambour-major,  
De la garde nationale,  
Moi, comm' fifre je l'égale;  
Je suis tout d'même solide encor.

GERMAIN.

Bravo ! Basset.

BASSET.

Trop honnête !

JULIEN.

A merveille, Fanfan !

FANFAN.

C'est z'un effet d'votre part.

PAUL.

C'est donc l'habitude ici de tambouriner les mariages ?

FANFAN.

Pas toujours, mais vos futures, Monsieur...

*Air : Au son du fifre.*

A nous voir ell' devaient s'attendre ;  
Ce p'tit concert leur zest ben dû ;  
C'est un hommage qu'on aime à rendre  
A la sagesse, à la vertu.  
Car, par malheur dans le village,  
Il se fait plus d'un mariage  
Qu'on n'annonce pas comm' en ce jour  
Z'au son du fifre et du tambour.

JULIEN.

Eh ! bien, tambourinez.

PAUL.

Un petit air de fifre.

GERMAIN.

Que mes filles et tout le village se rassemblent ici !

BASSET.

Allons, Fanfan, jone-nous ça z'en la dieze, et ne joue pas t'en si bémol, comme pour ce vieux mariage que nous avons annoncé hier.

FANFAN.

Sur quel air, papa?

BASSET.

Ils vont se marier.... Sur l'air : *Tutu, tutu, mon père.*

( *Roulement, aubade. Le village accourt.* )

### SCENE IV.

Les mêmes. — Paysans et paysannes.

CHŒUR.

Air : *Cocu mon père*

Le plaisir nous invite,  
Nous venons tous bien vite,  
Fêter l'heureux lien  
Et de Paul et de Julien.

JULIEN, *frappant sur l'épaule de Basset.*

Sur quel air, Camarade,  
Donnez-vous votre aubade?

PAUL.

Vous auriez pû, mon cher,  
Nous choisir un autre air.

CHŒUR.

Le plaisir nous invite,  
Etc.

JUSTINE ET ANNETTE, *parées.*

L'air que j'venons d'entendre  
Nous a bien fait comprendre  
Qu' nos futurs étaient là...  
Et Messieurs nous voilà...

CHŒUR.

Le plaisir nous invite,  
Etc.

BASSET.

La société z'est-elle contente ?

FANFAN.

Si nous avons contenté les futurs époux, tout l'est.

GERMAIN.

Ils sont contents. Allons au contrat... Le voici... Signons.

JUSTINE.

Un moment, mon père, il faut que je parle à M. Julien.

*Air : Quand l'Amour naquit à Cythère.*

Il faut me faire la promesse  
De ne jamais penser qu'à moi ;  
Il faut me jurer qu' la tendresse  
Deviendra votre unique loi ;  
Sur-tout, n' songeant plus à la guerre,  
Il faut oublier désormais  
Qu' vous avez été militaire.

JULIEN.

C'est difficile à des Français.

BASSET.

Oui, ça nous est difficile à nous autres militaires.

ANNETTE, à Paul.

A vous, monsieur Paul.

*Même air.*

Il faut ici me jurer d'même  
Qu'vous n' me parlerez que d'amour,  
Qu'vous mettez votr' bonheur suprême  
A l'dire et l'prouver chaque jour.  
Pour l'hymen oubliant la gloire,  
Il faudra ne m'parler jamais  
Ni de combat, ni de victoire.

PAUL.

C'est impossible à des Français.

GERMAIN.

Allons, allons, soyez tranquilles, mes filles; une fois mariés, ils auront sur les yeux le bandeau de l'Amour.

BASSET.

Sur le front, celui de l'hymen.

FANFAN.

Ça f'ra z'une bonne paire d'aveugles.

JULIEN et PAUL.

Ah ! d'aveugles, nous verrons.

JUSTINE et ANNETTE.

Si vous pouvez.

GERMAIN, riant.

Oh ! oh ! j'aime à entendre ces disputes... cela me rappelle un tems... allons, allons, le contrat, signons et dansons.

CHŒUR.

*On se met à la table pour signer ; on entend des fanfares. Tout le monde prête l'oreille. On écoute. Julien sort.*

## SCÈNE V.

Les mêmes, excepté JULIEN.

*( Air russe dans la coulisse. )*

T O U S.

C'est un air russe...

*( Cor anglais dans la coulisse. )*

T O U S.

C'est un air anglais.

*( Allemande. )*

T O U S.

C'est une valse allemande.

GERMAIN.

Une musique étrangère ! Est-ce que les alliés viendraient cantonner dans ce village ?

SCÈNE VI.

Les Mêmes. — JULIEN.

JULIEN, *accourant tout essoufflé.*

Mes amis ! TOUS.

Qu'est-ce ? JULIEN.

O bonheur ! TOUS.

Eh bien ! JULIEN.

Les Alliés retournent chez eux, et la France est libre !

TOUS.

Vive la France !

*( Ils sautent, dansent et s'embrassent. )*

*( On joue l'air : Où peut-on être mieux. )*

JULIEN.

*Air : Allez-vous-en.*

De vous annoncer c'te nouvelle,  
Mes chers amis, j'suis tout joyeux.

GERMAIN.

Elle est si bonne, elle est si belle !  
Que j'en avons les larm's aux yeux.

PAUL.

O vous,  
Qui chérissez la France,  
Et qui d'son bonheur et's jaloux,  
Moment bien doux !  
Embrassez-vous.  
Enfin, au gré d'notre espérance,  
Nous voilà donc chacun chez nous.

TOUS.

Enfin, etc.

GERMAIN.

Allons, double fête, mes enfans !

BASSET.

Oui, double fête !

JULIEN.

Non, non, père Germain, une seule, une seule fête....  
Ah ! pardon, mesdemoiselles ; mais la fête de la délivrance,  
celle-là seule doit nous occuper.

FANFAN.

Oui, celle-là seule doit nous occuper.

JUSTINE et ANNETTE.

Comment, Messieurs ?

JULIEN.

*Air du Verre.*

Que dirait-on mes chers amis,  
Si dans ce moment d'allégresse  
J'allais oublier mon pays  
Pour m'occuper de ma maîtresse ?  
A la Franc' j'suis tout entier,  
Pour elle seul' mon cœur s'exhale,  
Faut que l'bonheur particulier  
Cède à l'ivresse générale.

GERMAIN.

Allons, ils ont raison.

*Air : A Monseigneur démonçons.*

Jusqu'à demain  
Retardons cet hymen.  
Que chacun mette  
Son habit d'fête.  
Peut-on  
Danser au son  
Du violon  
Pour un' meilleure occasion ?

FANFAN.

Moi, pour faire aller la cloche,  
Je lâch' mon fifre en ce jour.



BASSET.

Moi, j'mets ma canne dans ma poche  
Pour mieux fair' rouler le tambour.

CHOEUR.

Jusqu'à demain,  
Etc.

( Tous sortent. )

SCENE VII.

JUSTINE, GERMAIN, ANNETTE.

JUSTINE.

Eh bien ! mon père , que dites-vous de ça ?

GERMAIN.

Je dis que ça va bien.

ANNETTE.

Comment, ça va bien !...

Air : *Sans mentir.*

Vous les approuvez, mon père,  
Les v'la tous deux qui s'en vont,  
La veill' d'un' noce peut-on faire  
Un aussi cruel affront ?  
Sans témoigner la moindre peine,  
Retarder un doux lien,  
Rendre notre attente vaine,  
Et vous dit's que ça va bien.  
Pour le coup, (bis.)  
Moi, j'dis qu'ça n' va pas du tout.

JUSTINE.

Je voyais tout le village,  
A ma noc' danser chez nous ;  
Je m' voyais, dans mon ménage,  
L'objet des soins d' mon époux.  
Dans quequ' tems je m' voyais mère.  
Quel bonheur était le mien !  
Je n' vois rien d' tout ça, mon père,  
Et vous dit' que ça va bien.  
Pour le coup, (bis.)  
Moi j'dis qu' ça n' va pas du tout.

GERMAIN.

Quand vous pleurerez comme deux Magdeleines abandonnées, ça n' les empêchera pas de rire.

JUSTINE.

Rire, mais mon père, c'est n'être pas fidèles que de nous quitter comme ça.

ANNETTE.

S'ils s'en vont avant, qu'est-ce qu'ils feront donc après ?

GERMAIN.

Après... oh ! ils seront ben tranquilles... Ils ne bougeront pas.

JUSTINE.

C'est ça ; ils s'ennuieront.

ANNETTE.

Ils bailleront.

GERMAIN.

Ils feront comme tous les autres. Allons, allons, mes filles, vous avez beau dire ; ce qu'ils font est bien.

JUSTINE.

Oui, bien mal.

GERMAIN.

*Air : C'est naturel.*

Parce que d'une journée,  
Ils retard' votre hyménée,  
Vous vous écriez, ô ciel !  
C' n'est pas naturel.  
Tous deux, chérissant la France,  
Veult' fêter la délivrance  
De notre sol paternel ;  
C'est bien naturel,  
Je pense,  
C'est bien naturel.

SCÈNE VIII.

Les mêmes.—PAUL, *accourant*.

PAUL.

Voilà bien une autre nouvelle, père Germain, les alliés retournent dans leur pays, et les Français arrivent dans ce village, en allant à Valenciennes pour prendre garnison.

GERMAIN.

Les Français ! allons au-devant d'eux. Mes filles, des guirlandes aux croisées. Prenez les fleurs préparées pour votre mariage.

JUSTINE.

*Air du Petit Courrier.*

En ce moment, toutes les deux,  
Au fond du cœur, nous somm's bien aises,  
D' voir arriver les troup's françaises;  
Leur présenc' rend tout l' monde heureux.  
Faut les r'cevoir dans not' chaumière,  
Et il faut les traiter en amis;  
Mais leur donner nos fleurs, mon père,  
Qu'est-c' qui rest'ait, pour nos maris ?

GERMAIN.

Ah ! ah ! ah ! elle a raison ; mais c'est égal.

*Air de Péters. ( du Petit Fifre. )*

Avant c' soir,  
Dans ce village,  
Les Français viendront, je gage,  
Courrons tous, sur leur passage,  
Les voir,  
Et les bien r'cevoir.

Moi, d' mon meilleur vin,  
J' veux défoncer un' vieill' feuillette,  
Et le verre en main,  
J' reste en goguette,  
Jusqu'à demain.

JUSTINE et ANNETTE.

Que f'rons-nous, mon père ?

GERMAIN.

Ne vous montrez guère,  
Car les vieux guerriers  
Cueillent les ros's coïm' les lauriers.

GERMAIN et PAUL.

Avant c' soir.  
Etc.

( *Elles rentrent.* )

## SCENE IX.

GERMAIN, BASSET, Fife, Tambours.

BASSET, *accourant.*

Tambours, fifres, en bataille, les Français arrivent dans le village... Allons, il y a long-tems que cela nous est arrivé, et cela nous fera plaisir.

FANFAN.

Ainsi qu'à la société.

GERMAIN.

Je me mets en ligne pour les voir venir.

BASSET.

Rentrez votre ventre, si vous pouvez, père Germain; alignez-vous sur ma baguette... Bien, il ne s'en faut que d'un pied, tout au plus; c'est à merveille. (*Frappant sur le ventre de Germain.*) Respect aux propriétés!

## SCENE X.

Les mêmes. — LE CAPITAINE, Officiers, Soldats,  
Sapeurs, Villageois,

*Les Villageois se mettent en ligne; ils arrivent au son du tambour.*

TOUS.

Vive la France!

LE CAPITAINE.

Mes amis, cette réception me comble de joie. Je n'en suis pas étonné, quand je vois deux jeunes braves qui ont servi dans ma compagnie, et qui s'y sont distingués !

JULIEN et PAUL.

Mon Capitaine.

LE COLONEL.

Mes amis, donnez quelques soins à mes soldats, dans une heure, nous repartons.

TOUS.

Oui, Capitaine.

TOUS.

CHŒUR.

Air : *Non, non,*

V'nez, v'nez, v'nez avec nous,  
Mes camarades,  
Boir' quelques rasades ;  
V'nez, v'nez, v'nez avec nous,  
Vous bien recevoir est un plaisir si

LE CAPITAINE, *aux soldats.*

Repos un moment,  
Mais au roulement,  
Que chacun soudain  
Se mette en chemin.  
Après le plaisir,  
Il faudra partir.  
Pensé-y sur-tout....

TOUS LES SOLDATS, *la main à leurs sabres.*

L' service avant tout.

CHŒUR.

V'nez, v'nez, v'nez avec nous.  
Etc.

( *Chacun prend un soldat.* )

*Ils sortent. — Germain rentre chez lui.*

SCENE XI.

JULIEN, LE CAPITAINE, PAUL.

LE CAPITAINE.

Eh bien, mes amis, depuis que vous n'êtes plus au service, que faites-vous ?

JULIEN.

Mais, pas grand'chose, mon capitaine; nous allons nous marier.

LE CAPITAINE.

Ah ! ah ! vous marier !

*Air du Ferre.*

Pour vous marier, dites-moi,  
Vos femmes sont-elles gentilles ?

PAUL.

Oh ! très-gentilles, sur ma foi,  
Ce sont de très-piquantes filles.

LE CAPITAINE.

Allons, servez bien les amours.

JULIEN.

Morbleu, leurs yeux pleins de malice  
Disent qu'il nous faudra toujours  
Etre en activité d' service.

LE CAPITAINE.

Ah ! mes amis, je vous ai regrettés bien des fois ; je vous regrette sur-tout dans ce moment que ma compagnie est incomplète, et que je vais, sur les frontières, reprendre un bien que nous nous glorifions de conserver toujours.

JULIEN, *vivement.*

Votre compagnie est incomplète, mon capitaine ?

LE CAPITAINE.

Oui.

PAUL.

Il vous manque ?...

LE CAPITAINE.

Douze hommes.

JULIEN.

C'est beaucoup.

LE CAPITAINE.

Sans doute.

PAUL.

Et cela vous contrarie, Capitaine ?

LE CAPITAINE.

Infiniment !

JULIEN, *avec intention.*

Vous les trouverez, Capitaine, ces douze hommes. C'est pour garder nos frontières, nos places fortes ! vous les trouverez bientôt.

LE CAPITAINE.

Jamais le service ne dut présenter autant d'attraits à de braves militaires, sur-tout quand on leur dira pour consigne :

*Air du Galoubet.*

Gardez-les bien, (bis.)  
Tout's ces vieilles citadelles ;  
Que pour toujours elles soient notre bien.  
Gardez-les bien, ces places immortelles,  
Où sont tombés tant de Français fidèles.  
Gardez-les bien, (bis.)

JULIEN.

Ils vous répondront, Capitaine.

*Même air.*

Nous les gard'rons (bis.)  
Ces vieux remparts, témoins de la victoire,

PAUL.

Et s'il le faut même nous y mourrons.

JULIEN.

Ils nous retracent toute notre histoire ;

PAUL.

De nos ayeux ils sont toute la gloire.

ENSEMBLE.

Nous les gard'rons, (bis.)

LE CAPITAINE.

Que je voudrais qu'ils vous entendissent !

JULIEN, *préoccupé.*

Paul, suis-moi.

PAUL.

Où ?

JULIEN.

Suis-moi, te dis-je.

LE CAPITAINE.

Vous me quittez ?

JULIEN.

Nous reviendrons, mon capitaine.

Air : *Je ne veux pas.*

Je vas dans le voisinage,  
Et je reviens tout d'un trait,  
Gn'y a des lurons dans l'village  
Qu'ont déjà porté l'mousquet.  
Vous verrez, mon Capitaine,  
Qu'en f'sant un appel aux cœurs,  
La Franc' n'est pas en peine  
De trouver des défenseurs.

Viens, Paul.

(*Ils sortent.*)

## SCENE XII.

LE CAPITAINE, *seul.*

Que vont-ils faire ? ils ne peuvent avoir qu'un dessein généreux ; j'aime à voir dans un pauvre village, cet élan, cet enthousiasme, qui ne peut qu'amener une réunion générale.



*Air : du Premier pas.*

Soyons unis.  
Que ce mot plein de charmes  
Soit répété dans tout notre pays !  
Le plaisir seul ferait couler nos larmes ,  
Si nous disions , pour finir nos allarmes :  
Soyons unis , ( bis. )

Soyons unis ;  
Que la France chérie ,  
Dans tous les rangs n'offre que des amis .  
Pour voir par tout renaître l'industrie .  
Pour voir enfin respirer la patrie ,  
Soyons unis , ( bis. )

### SCENE XIII.

Les Mêmes. — GERMAIN, JUSTINE et ANNETTE. .

GERMAIN.

Capitaine, vous êtes servi.

LE CAPITAINE.

Je vous remercie. Serait-ce là ces deux jolies filles ?

JUSTINE et ANNETTE.

Oui, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Promises ?..

JUSTINE et ANNETTE.

A deux jeunes villageois.

JUSTINE.

Qui les font attendre.

LE CAPITAINE.

Pour les épouser ?

JUSTINE et ANNETTE.

Oui, Monsieur.

4

LE CAPITAINE.

Cela m'étonne.

JUSTINE et ANNETTE.

Et nous aussi, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Air : *Restez, restez, troupe troupe jolie.*

Quoi ! retarder votre hyménée !  
Ah ! j'ai peine à croire, d'honneur,  
Que vos amans, d'une journée,  
Diffèrent l'instant du honneur.  
Quand on possède une âme tendre,  
On est pressé, bien entendu,  
Vous ne perdrez pas pour attendre ;

JUSTINE et ANNETTE.

Mais c'est toujours du tems perdu.

GERMAIN.

Ah ! ah ! ah ! ah ! entrez, Capitaine.

( *Le Capitaine entre chez Germain.* )

SCÈNE XIV.

JUSTINE et ANNETTE.

ANNETTE.

Il est consolant, ce capitaine. Eh bien ! Justine, tu vois s'ils reviennent ces messieurs.

JUSTINE.

Mon Dieu ! non, ils ne reviennent pas... Adieu les fiançailles !

ANNETTE.

Adieu peut-être les maris !

JUSTINE.

Encore si c'eût été un mois après le mariage !

ANNETTE.

On aurait pu prendre son parti.

JUSTINE.

Voilà Basset et son fils. Ont-ils l'air affairé ! Ils sont partis avec ces messieurs, peut-être nous apprendront-ils quelque chose de nouveau ; écoutons en cachette.

ANNETTE.

Écoutons. Le beau plaisir, quand... Ah ! mon Dieu !

( *Elles se cachent.* )

SCÈNE XV.

BASSET, FANFAN, *les filles cachées.*

BASSET.

O élan ! ô enthousiasme ! ô héroïsme !

FANFAN.

O ! ô ! Papa, vous avez tout dit.

BASSET.

Quitter leurs belles au moment de les épouser, les quitter pour rentrer dans les rangs des guerriers !

JUSTINE, *cachée.*

De qui parle-t-il ?

FANFAN.

M. Paul va z'en repincer du service !

ANNETTE, *cachée.*

Paul !

BASSET.

Et le jeune Julien va remarquer zau pas redoublé !

JUSTINE.

Julien.

FANFAN.

Dans une heure, ils partent avec le capitaine. C'est décidé... ni ni... fini...

BASSET.

Fanfan, leur résolution m'a fait une révolution... écoute, fils. ( *Il l'emmène sur un côté du théâtre.* )

JUSTINE, *bas à Annette.*

Oui dà, ils vont partir.

ANNETTE.

Eh bien ! tu peux partir avec eux.

JUSTINE, *pleurant.*

Non, mais j'épouse le premier garçon venu.

ANNETTE, *pleurant.*

Et moi, le second. Je vas dire à tout le monde : qu'est-ce qui veut m'épouser ?

JUSTINE, *pleurant.*

C'est ça... qu'est-ce qui veut m'épouser ?

( *Elles sortent.* )

## SCENE XVI.

BASSET, FANFAN.

BASSET.

Oui, Fanfan, le démon de la gloire agite mes haguettes. ( *Il se frappe les jambes.* ) Prenons garde à mes jambes.

FANFAN.

Et moi, papa, le vent de l'armée a soufflé dans mon fifre.

BASSET.

Te sens-tu là bonne volonté d'être un héros, Fanfan ?

FANFAN.

Papa , ouï , un z'héros au besoin.

BASSET.

Eh bien , mon fils , tu marcheras avec moi ! Ecoute....

*Air : de Jean-Jacques.*

Aim'rais-tu l'habit militaire ?

FANFAN.

Oui , mon papa.

BASSET.

Aim'rais-tu marcher à la guerre ?

FANFAN.

Oui , mon papa.

BASSET.

Trouves-tu la gloire bien belle ?

FANFAN.

Oui , mon papa.

BASSET.

Et voudrais-tu mourir pour elle ?

FANFAN.

Non , mon papa.

BASSET.

Il est digne de moi ! tu es bien mon fils ! mais pourquoi  
veux-tu vivre , Fanfan ?

FANFAN.

Papa , c'est que j'en ai l'habitude.

BASSET.

Tu n'en as pas tant l'habitude que moi , et cependant....

FANFAN.

Qu'est-ce qu'on fait, papa, quand on est soldat ?

BASSET.

D'abord, on est militaire.

FANFAN.

Ah ! après ?

BASSET.

On va en garnison.

FANFAN.

Ah !

BASSET.

Ensuite, on fait l'exercice.... On se fait remarquer par la propreté de son individu et de ses z'hardes.

FANFAN.

Ah !

BASSET.

Ensuite, il n'est pas défendu de r'luquer z'avec délicatesse la première femme qui passe.

FANFAN.

Ah ! ah !

BASSET.

On lui fait z'un doigt de cour... On lui dit bien poliment :

*Air : Dans le cœur d'une cruelle.*

J' vous trouv' de mon goût ma belle ;  
Voulez-vous t'y de ma foi ?  
J' n'ai pas l' tems d'attendr' mam'selle,  
Je veux d'vous ; voulez-vous d' moi ?  
Qu'all' vous entraîne ;  
On lui dit : ça m' fait plaisir ;  
Qu'all' vous dis' de déguerpir,  
On répond ; ça n' me fait pas d' peine. (1)

FANFAN.

De sorte qu'on n'a pas plus d'peines que d'plaisirs ?

(1) Ce couplet se passe à la représentation.

BASSET.

Faut être philosophe , même z'en amour.

FANFAN.

C'est donc pour ça que j'entends chanter à tous nos soldats :

Air : *Ah ! que l'amour est agréable.*

» Ah ! que l'amour est agréable ,  
» All' est de toutes les saisons ;  
» Un bon soldat z'en garnison ,  
» Aux fill's fait l'amour comme un diable ,  
» Et s'il n' fil' pas l' parfait amour ,  
» Y fil' au premier coup d' tambour . »

BASSET.

Malin ! avec ton air imbécile...

FANFAN.

Imbécile , papa !...

BASSET.

T'en sais autant que moi.

FANFAN.

Je n'sais rien , mais papa , il y a plus d'un soldat sensible au sentiment.

Air : *Vous me quittez , etc.*

» En s'en allant , y dit : j' prends les armes .  
» Adieu Manon , j' te s'rai fidel' , là bas .  
» Manon répond , en pleurant à chaud's larmes ,  
» Faites-vous tuer ; mais ne m'oubliez pas . »

## SCENE XVII.

Les Mêmes. — JULIEN, PAUL, Villageois avec des fusils.

JULIEN, PAUL, Villageois.

Air : *de la Montagnarde.*

Nous arrivons ensemble ,  
Mém' désir nous rassemble .  
Amis marchons au pas ,  
Nous revoilà soldats .

BASSET.

Les revoilà soldats !

FANFAN.

Soldats ! ah !

## SCENE XVIII.

Les mêmes. — CERMAIN, LE CAPITAINE.

JULIEN.

Capitaine, il vous manquait douze hommes ; les voici !

LE CAPITAINE.

Comment ?

GERMAIN.

Quoi ! et vous, mes gendres ?

JULIEN.

Nous marchons à la tête !

FANFAN.

Et nous, capitaine, nous restons.

LE CAPITAINE.

Mes amis, vous me comblez de joie !

FANFAN.

Le capitaine z'est au comble, papa.

## SCENE XIX.

Les mêmes. — JUSTINE, ANNETTE.

JUSTINE.

Ah ! mon Dieu ! serait-ce vrai, ce qu'on a dit ? tous les garçons....

TOUS LES GARÇONS.

Nous partons.

ANNETTE.

Ils partent.



JULIEN.

Rassurez-vous... une fois à la garnison, qui n'est qu'à  
une lieue d'ici, nous obtenons la permission de nous marier.

JUSTINE, *avec joie.*

Et vous nous épousez ?

PAUL.

Oui, mon capitaine me l'a promis.

ANNETTE, *sautant de joie.*

Je respire ! ah ! partez vite pour revenir plutôt.

LE CAPITAINE.

*Air : de Prévillo.*

Dans peu de jours, pour votre mariage,  
J'obtiendrai l'ordre, mes amis,  
Un bon soldat, quoi qu'en ménage,  
Peut bien servir son prince et son pays.

JULIEN.

Malgré l'ardeur, puisqu'il faut qu'on vieillisse ;  
On doit songer à laisser des enfans.  
Ça s'ra charmant, quand nous quitte r'ons l' service,  
D'avoir fourni nous-mêmes nos remplaçans.

JUSTINE.

Allons, nous attendrons.

LE CAPITAINE.

Allons, mes amis, partons, et je m'empresserai de rendre  
votre dévouement aussi public qu'il mérite de l'être.

*Les soldats et les paysans se mettent dans les mêmes  
rangs.*

## VAUDEVILLE.

*Air : La fille au coupeur de paille.*

GERMAIN.

Allons, plus de doléance,  
 N'ayons plus l'air attristé.  
 Morgué, puisqu'on dit qu' la France  
 Est le berceau de la gaité.  
 Allons, mes bons amis,  
 Que son règne recommence.  
 Prouvons, mes chers amis,  
 Qu' nous somm's dign's de not' pays.

PAUL.

Plus de mode polonoise,  
 Ni plus de genre allemand ;  
 Quittons la tournure anglaise,  
 Et du Rus' l'habillement.  
 Allons, mes bons amis,  
 Mettons-nous à la française ;  
 Prouvons, mes chers amis,  
 Que nous somm's dign's de not' pays.

LE CAPITAINE.

O vous qu'un rien contrarie !  
 Qui, dans votre déplaisir,  
 De notre France chérie,  
 Sans nul regret croyez fuir,  
 Restez, mes chers amis,  
 Restez dans votre patrie,  
 On n'est bien, mes amis,  
 Très-bien, que dans son pays.

ANNETTE.

On dit que le mariage,  
 Chez les fill's ; passe avant tout.  
 N'en déplaise au vieil adage,  
 Leur pays leur plait beaucoup.

JUSTINE.

Pour attendre nos maris ,  
Certe , il faudra du courage ;  
Mais la gloir' les a r' pris.  
Soyons dign's de not' pays.

BASSET.

J'suis d'venu célibataire  
D'pais qu' j'ai perdu ma moitié,  
Et de c'te perte si chère,  
Je m' venge sur l'amitié.  
Français galans , polis ,  
J' vous imit' , j' tach' de plaire  
Aux femm' de mes amis.  
Je suis dign' de mon pays.

JULIEN.

Par-tout l'ouvrier s'exerce ,  
Et de son talent jaloux ,  
Il craint que l'étranger n' perce ,  
Et s'impatronis' chez nous ,  
Protégeons , mes amis ,  
Avant tout , notre commerce ,  
Prouvons , mes chers amis ,  
Qu' nous somm's dign's d' not' pays.

FANFAN, *au public.*

En faisant c'te bagatelle ,  
Messieurs , nous nous sommes dit :  
Il faut plus d' cœur et d' zèle ,  
Que de talent et d'esprit.  
Traitez donc , en amis ,  
Les auteurs d' la pièc' nouvelle ;  
Ils doivent être vos amis ,  
Car ils sont bien de not' pays.

FIN.

---

DEL'IMPRIMERIE DE M<sup>ME</sup>. V<sup>E</sup>. CUSSAC

RUE MONTMARTRE, N<sup>O</sup>. 30, VIS-A-VIS CELLE DU JOUR.